

DISCOURS

DE

M. Patrick GRAINVILLE

M. Patrick Grainville, ayant été élu à l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de M. Alain Decaux, y est venu prendre séance le jeudi 21 février 2019, et a prononcé le discours suivant :

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

En commençant cet hommage à Alain Decaux, je voudrais d'abord souligner le rôle des intercesseurs originels qui nous ont, en quelque sorte, adoubés, lui et moi. Ainsi, l'époustouflant Sacha Guitry reconnut le jeune Alain Decaux, écrivain en herbe. De mon côté, l'écrivain qui me distingua fut Henry de Montherlant. Nous avons besoin de maîtres bienveillants et brillants qui nous accordent, très tôt, leur confiance, inconditionnelle. C'est ce pari qui nous a portés et qui nous a sauvés. Sauver : un mot clé dans l'imaginaire et dans l'être d'Alain Decaux.

Je dirai juste quelques mots sur Montherlant. Je n'étais qu'un étudiant et je lui avais envoyé mon mémoire de maîtrise sur les mythes dionysiaques dans son œuvre, dont le donjuanisme. Mes camarades du lycée Henri-IV m'avaient prédit que le maître implacable me renverrait mon mémoire en cendres. Montherlant me répondit avec drôlerie que mon mémoire n'était pas *emmerdatoire*.

Quand je publiai, en septembre 1972, mon premier roman, Montherlant m'envoya une lettre prodigue où il me reconnaissait comme écrivain. C'était neuf jours avant son suicide. Les ténèbres tragiques succédèrent, sans transition, à la lumière de la reconnaissance.

Quarante-sept ans après, au printemps 2018, des circonstances liées à l'Académie m'ont amené, au 25, quai Voltaire, dans l'appartement même où, à l'origine, j'avais rencontré Montherlant. Dans le petit salon des statues blanches qui dominait les eaux sombres de la Seine.

Catherine Carde, la fille de Maurice Tubiana, de l'Institut, me fit visiter tout l'appartement. Elle m'ouvrit la chambre de Montherlant qu'on avait tenu à garder intacte depuis ce suicide de septembre 1972. Je découvris une chambre élégante et simple. L'impact de la balle du revolver de la guerre de 14-18 offrait sa violence vierge dans un miroir ravagé, creusé, sans être percé. Je photographiai le miroir mutilé. Le flash colora, d'une muleta de soleil, le cratère de la mort de l'auteur des *Bestiaires* et de *Malatesta*.

Je remercie Montherlant d'avoir cru en moi qui n'avais écrit que ses premiers mots et qui avais peur de la vie. Je remercie Sacha Guitry d'avoir cru en Alain Decaux qui était, lui aussi, un jeune homme enthousiaste.

Tout juste une conclusion sur ce préambule de nos maîtres. Montherlant me tint un jour, ces propos d'époque : « Pour arriver en littérature, vous savez, il faut la Sorbonne, le *Figaro* et l'Académie. » J'étais de la génération qui fut au lycée Henri-IV en 1968, et ces vues de Montherlant sur la littérature me semblèrent plus exotiques que les confins de la terre Adélie. J'ignorais, alors, que l'auteur du *Songe* venait de me jeter un sort.

Des sortilèges, des secrets et des miracles ponctuent et brodent le destin d'Alain Decaux. Cet amoureux des rêves de l'Histoire. « Il me faut raconter une histoire qui me fasse rêver », dit-il. Or, tout semble commencer et se cristalliser autour d'un mythe primitif, d'un miracle. Âgé de onze ans, Alain Decaux est atteint d'une péritonite sévère, infectée, menace de septicémie. Son grand-père paternel, l'instituteur, lui offre les six tomes du *Comte de Monte-Cristo* de Dumas. « Saint Dumas », comme Decaux le nomme. Car la lecture de *Monte-Cristo* guérit Alain Decaux. Il n'en doute pas un instant. Oui, c'est bien un pacte de résurrection qui se scelle entre Alain Decaux et Alexandre Dumas.

Je me souviens qu'au même âge de onze ans, exactement, j'obtins le prix de français à l'école communale de Villerville. Un conseiller municipal, l'acteur Fernand Ledoux de la Comédie-Française, m'offre *Les Trois Mousquetaires* de Dumas. Cette maladie de la littérature, je n'en guérirai plus. La turbulence solaire des mousquetaires m'exaltait. L'épaule de Milady était une icône érotique. Je découvrais le rayonnement du mal, tatoué sur sa peau blanche. L'ombre mitrée de Richelieu me fascinait.

Les Decaux sont originaires du Nord. Des ancêtres vanniers. Alain Decaux gardera de cette ascendance l'art de lier l'écheveau des faits, de les tresser en un récit rond, solide, séduisant. Le grand-père Henri échappera à la terre et à la vannerie pour devenir instituteur, républicain dans l'âme. Hussard noir et ardent de l'école laïque. Enseigner. Le fauteuil 9 est marqué par le signe des enseignants. Jean Guéhenno, prédécesseur d'Alain Decaux, fut professeur. Decaux, enseignant l'histoire à la radio et à la télévision, fut instituteur médiatique. Moi-même, professeur.

Le couple de grands-parents instituteurs d'Alain Decaux a un fils, Francis, qui sera avocat et qui épouse Louise Tirez. C'est l'autre côté d'Alain Decaux. Le grand-père Tirez est catholique.

Voilà, la vannerie fondamentale, ce tressage entre le chanvre laïc et républicain et la paille de la crèche et du prie-Dieu catholiques. Ce n'est pas l'union du sabre et du goupillon mais celui de l'encrier de porcelaine blanche et du bénitier de granit roman de mon enfance.

Alain Decaux est envoûté par sa mère : « La belle madame Decaux ». Brune, élancée, aux yeux bleus. J'aime les histoires qui me font rêver. La muse Clio aura d'abord des yeux bleus.

Un drame frappe la famille et la sépare. Francis, le père, est atteint de tuberculose. Il doit s'éloigner le plus possible de ses enfants, élevés par les grands-parents maternels Tirez. C'est la coupure du destin, dont naissent les manques et les mythes.

Après l'école des religieuses, Alain entre enfin à l'école communale, qui sera celle d'une certaine humiliation. Les gamins raillent Alain Decaux sur son physique et sur ses vêtements. Il s'en faudrait d'un rien que cet enfant séparé, un temps, de ses parents, de

son père tuberculeux, houspillé par ses camarades, ne devienne amer et méchant. Mais Alain Decaux sera d'une grande bonté miraculeuse. Tel est le radieux mystère qui conclura mon propos.

À huit ans, il écrit son premier texte de huit pages : « Le Secret du grand roi ». Prémices d'*Alain Decaux raconte...* Retour à Lille. Au catéchisme, il entend :

« Aimez-vous les uns les autres... Heureux les pacifiques, heureux les pauvres d'esprit. » En quelque sorte : « Heureux ceux qui ne sont rien ! » C'est un coup de tonnerre au cœur des civilisations cruelles.

1936, les défilés de la gauche traversent Lille. Alain Decaux voit Léon Blum discuter avec le maire de Lille, oui, Roger Salengro, qui sera calomnié jusqu'au suicide. Il entre au lycée Faidherbe de Lille, connaît une période mystique, voudrait, un moment, être prêtre. C'est Jésus qui l'émeut, qui l'entraîne.

La guerre... Alain Decaux lit *Les Misérables*. C'est un choc d'immensité. Dumas et Jésus doivent désormais cohabiter avec l'ogre génial, tentaculaire. Le grand poulpe Victor Hugo.

Dumas et Hugo me relie à Alain Decaux. Mousquetaires du roi et Misérables du bain. Jean Valjean !

Soudain, un bras sort de la nuit et empoigne le seau trop lourd de Cosette. Coup de théâtre de la bonté.

Comment s'étonner qu'Alain Decaux se soit intéressé au drame, à l'exception, à la crise, aux héros, aux exploits, aux mystères et aux miracles. Le persécuteur saint Paul, soudain terrassé sur la route de Damas, entend : « C'est moi que tu persécutes ! » Dieu lui parle. Decaux écrira une vie de saint Paul, l'Extrême.

L'école des Annales n'y peut rien. Il y a des individus créateurs, acteurs. Les structures et les substrats ne sont pas le bras de Jean Valjean, arrachant le seau de la servilité. Là-dessus, nous suivrons bientôt un beau débat entre Alain Decaux et Pierre Nora.

Dantès, le futur comte de Monte-Cristo, embusqué dans le sac destiné au cadavre de l'abbé Faria, est précipité à la mer. Son couteau tranche le sac. Valjean lance son bras. Ces deux héros ont un point commun : sortir de la nuit du bain ou de la prison marine. Ils réapparaissent, ils ressuscitent. Ils enchantent le temps. Certes, ils sont imaginaires. Louise Michel que vénère Alain Decaux connaîtra, elle

aussi, l'exil, l'île perdue, le bagne. Elle reviendra sur fond d'échec non sans avoir alphabétisé les Canaques. Encore une institutrice de la famille !

Mais Valjean, Dantès, Louise Michel, en matière de prison, sont battus par celui qu'on a baptisé l'Enfermé. Alain Decaux sera l'auteur de *Blanqui, l'Insurgé*. Trente-trois ans de prison. La république finit par délivrer l'Enfermé. Le député Clemenceau défend ce révolutionnaire chimérique. « Il y a de nobles chimères », lance-t-il. Le sac s'ouvre. Dans l'âme d'Alain Decaux, entre Louise Michel, Blanqui, Dantès, Jaurès et Jésus il n'est pas de différence si radicale. Un souffle, une vision, une foi, une promesse. L'Espérance. Après tout, le révolutionnaire Hébert évoquait « le pauvre sans-culottes Jésus ».

Alain Decaux, chrétien de gauche, socialiste chrétien, ça bouscule. Robespierriériste de l'Évangile, ça grippe ! Difficile d'imaginer Alain Decaux en guillotineur catholique. Alors, socialiste hugolien, et tout le monde s'apaise.

Alain Decaux a quinze ans et demi sous l'Occupation. Son souci ardent est de monter une pièce de Sacha Guitry, auquel il va demander l'autorisation. En attendant le maître dans le vestibule, miracle ! Il contemple la robe de chambre chinoise de Flaubert. Suaire du styliste athée.

Sacha Guitry est arrêté par la Résistance. Le jeune Alain obtient d'un camarade, rallié aux F.F.I., la mission de protéger l'autre sacré de Sacha Guitry : tableaux, trésors, la robe de chambre. Les accusations portées contre Guitry tombent. L'époque est un mirage maléfique. L'insoutenable mélange de « la vie continue » et de l'horreur nazie.

Guitry sorti de prison lance à Alain Decaux : « Vous avez sauvé ma maison. » Il appelle Decaux son « petit coco ».

Alain rentre dans le journalisme. On lui confie un feuilleton sur une de ses grandes marottes : l'énigme de Louis XVII. Il ne serait pas mort à neuf ans dans la prison du Temple ! Encore une prison et le rêve d'en réchapper. Alain Decaux rencontre, alors, André Castelot, monarchiste athée, spécialiste de Louis XVII. Dans la foulée Decaux publie, en 1947, *Louis XVII retrouvé*. Il a vingt-deux ans. Garçon ! Garçon ! Ce que tu te goures ! Alain Decaux reconnaîtra son rêve et son

erreur. Louis XVII est bien mort en prison. Ni Dantès, ni Valjean, ni Louise, ni Blanqui. Petit Louis mort de froid.

Cette fascination, cette obsession du secret, de l'énigme et du salut se relie à quel détour du roman familial d'Alain Decaux, à quel angélique pari ou déni ? Espérance enfantine et féerique ?

Le voilà atteint de tuberculose. Du sanatorium, il contemple le mont Blanc. Il lit Marcel Proust. Il revient. Il ne dit pas que les méandres de la phrase de Proust ont guéri ses bronches.

1951, la radio. *La Tribune de l'Histoire* est fondée. Castelot, Decaux, Colin-Simard. L'émission va durer quarante-six ans !

Alain Decaux assume sa pente : « Mon goût pour les événements hors mesure et les plus singuliers ». Une histoire romanesque à laquelle on s'identifie tout de suite. Des conspirations, des espions, des rois qui parlent à notre inconscient. Marthe Robert a détecté ce balancement entre deux mythes romanesques, deux mythes du roman familial et de notre psyché : le bâtard ou l'enfant trouvé. D'un côté : le bâtard, l'affrontement réel, balzacien à la réalité. De l'autre : l'invention d'un imaginaire royal, la chimère de naissances fabuleuses. *L'Histoire* vue par Alain Decaux, nourrie d'archives et d'enquêtes, n'en tourne pas moins autour d'un certain merveilleux. C'est souvent le récit d'une humilité héroïque.

Alain Decaux fait connaissance avec Stellio Lorenzi, il écrit : « Ce marxiste tient du prince florentin. » Decaux, Castelot, Stellio vont créer à la télévision *Énigmes de l'histoire*. Mystères et secrets, toujours. « Le chevalier d'Éon », « Le mystère de la Mary Celeste », « Mayerling », « Anastasia ». Des drames !

1957 : *La caméra explore le temps*. Incroyable succès des « Templiers » ! Une mode !

1958 : Alain Decaux vote Oui. Gaulliste donc, et socialiste. Gaulliste de gauche ? Bientôt il se lie à Jean-François Chiappe, nouveau collaborateur de *La Tribune de l'Histoire*. Decaux lui vante l'aventure de De Gaulle, d'un homme qui presque seul (le bras de Valjean, Cosette, c'est la France), De Gaulle qui vient de conquérir son trône. Chiappe répond :

« Cet homme-là a tué mon père ! » Angelo Chiappe, préfet collaborateur, arrêté, condamné à mort, fusillé.

Nul besoin d'aller remuer les ténèbres historiques lointaines des thèmes de *La caméra explore le temps*. La nuit est là. Cette nuit d'octobre 1961... La veille, Alain Decaux a vu des Algériens arrêtés, parqués. Il questionne. Un gendarme lui répond : « C'est l'époque qui veut ça ! » Le lendemain : le ministre Papon frappe. La France est plongée dans une tragédie écrasante ! L'O.A.S. se déchaîne.

Une photo à la une de *France-Soir* : le communiste Stelio Lorenzi... Accompagné d'une célébrité. Grimpée sur une caisse, elle lève le bras vers le ciel, en guise d'anathème. L'O.A.S. a voulu lui infliger un racket. Ni une ni deux, la passionaria déballe tout à *L'Express*. Elle fait la une de *L'Humanité*. Crânement, elle lance : « Je ne veux pas vivre dans un pays nazi ! » Il s'agit, bien sûr, d'Aphrodite contre les terroristes... Brigitte Bardot.

1964, *La caméra explore le temps* traite d'un duo fondateur. Danton et Robespierre. Alain Decaux reviendra sur la Révolution française, dans ses livres, ses émissions, ses spectacles. La célèbre dramatique de 1964 s'intitule « La Terreur et la Vertu » ! en deux parties. Au départ, Danton et Robespierre sont d'accord pour l'exécution de Louis XVI en 1793. Ensuite, Alain Decaux nous explique que Danton se marie avec une femme plus jeune que lui. Il est amoureux, il est assoupli, enrichi, plus modéré. Il serait temps de profiter de la vie.

La loi des Suspects instaure la Terreur. Est ennemi du peuple celui qui est suspecté de l'être. Selon Saint-Just, l'indifférent est suspect !

Voilà l'idée : « La Terreur sans Vertu est funeste. La Vertu sans Terreur est impuissante. » C'est du bon sens, arrosé de sang. Robespierre résume ce composé de vertu et de terreur par un oxymore saignant : « le despotisme de la liberté ». La révolution de 1789 est passée. Les chefs de la Terreur sont de grands rhéteurs. Ils deviennent les larynx d'une logomachie cristalline et mortifère. Dans le verbe de Robespierre, le génie de la langue de Rousseau passe à l'acte. Jamais l'art du discours superbe ne s'est à ce point conjugué à la canine du couperet. La Grande Terreur commence avec la loi de Prairial en juin 1794. On peut

condamner à mort quasiment sans procès. Tout le personnel de la Révolution va y passer.

Le scénario circonstancié d'Alain Decaux et la caméra de Stelio Lorenzi développent, avec âpreté, les étapes et les marches du drame libérateur et meurtrier.

On guillotine Hébert : l'Exagéré. Danton : l'Indulgent. Robespierre : le Tyran.

Les tueurs idéologiques ne sont jamais d'accord sur l'Idéal. Ils ont tué le roi et s'entretuent. C'est *Totem et Tabou* dévoyé ! Car ils tuent aussi la reine et immolent leurs propres sœurs, les amazones de la Révolution : tandis que Théroigne de Méricourt est précipitée dans sa folie par la Terreur, Madame Roland et Olympe de Gouges sont guillotonnées. « Comme Saturne, la Révolution dévore ses propres enfants ! » La phrase est célèbre. C'est celle d'un Girondin qu'on va... guillotiner !

Trop de guillotine... lasse la guillotine. À ce rythme panique, après avoir guillotiné le sinistre Fouquier-Tinville, la guillotine, hagarde, aurait fini par se guillotiner elle-même... Dans une apothéose dadaïste !

Un débat suit la dramatique de Danton et Robespierre. Alain Decaux, à l'époque, s'y révèle, comme on sait, robespierriste. Dans le sillage de Stelio Lorenzi, et des historiens dominants de l'époque : Albert Mathiez et Georges Lefebvre. Ils sont de l'école marxiste. La Révolution est un bloc. Et elle est fatale. Le jeune Alain Decaux déclare que pour sauver la Révolution, Robespierre doit frapper deux fois. Hébert, d'un côté : trop de violence. Danton, de l'autre : trop de clémence. La guillotine rétablirait la balance.

Trancher Robespierre, tranche l'affaire.

Robespierre : une passion française. Une frénésie française. Qui est Robespierre ? Les thèses, aujourd'hui même, s'affrontent avec fureur. Est-il un prophète démocratique ? Un valétudinaire radical ? Ou la pétrifiante perruque de Prairial ? Le puritain d'Arras ? Un Œdipe paranoïaque ? L'Épurateur perpétuel ? Ou un bouc-émissaire martyr ? Le puceau sanglant. Un rousseauiste, enfin puissant. Un despote de l'égalité. Robespierre est un lierre d'interprétations hyperboliques.

Les esprits malins soupçonnèrent Alain Decaux, le robespierriste, l'ami de Stello Lorenzi, d'être crypto-communiste. Le secret ! Telle serait la fable : Louis XVII n'était pas mort, Alain Decaux était crypto-communiste et moi : suis-je académicien ?

Dans *Histoire des Françaises*, Alain Decaux fait un portrait piquant d'Olympe de Gouges, une Girondine qui haïssait Marat et Robespierre. Olympe qui clama la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne :

« La femme a le droit de monter sur l'échafaud, elle doit avoir celui de monter à la tribune. »

Alain Decaux écrit : « Cette pionnière du féminisme n'est pas précisément une vertu ! » Le portrait est taquin.

L'aventureuse, l'intrépide Olympe est... guillotinée ! Son crime : elle fut individuelle. Pour accéder à l'Idéal total, il faut guillotiner tout le monde.

De ce placenta de sang naîtra... un Empereur. La république attendra. Après les neiges de la Bérézina, après la mort de Gavroche, après le provisoire Lamartine et les tribulations de l'Ouvrier Albert. Attendra : après le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte, dont Alain Decaux cristallisa, avec force, toutes les facettes dans *Coup d'État à l'Élysée*. La république attendra... après la polka, le french cancan du Second Empire. La mort de Nana. La débâcle de Sedan. Le Retour... de Victor Hugo. Après l'échec de la Commune de Gustave Courbet et de Louise. La république attendra... un peintre : Claude Monet et son tableau de la flamboyante rue Montorgueil, remplie de drapeaux républicains, à l'occasion de la fête nationale du 30 juin 1878.

Enfin ! La rue républicaine est belle comme un champ de cocardes et de coquelicots. Bientôt, Mac-Mahon, le persécuteur de Gustave Courbet, sera écarté.

Sur Robespierre, Alain Decaux évoluera, révélant plus tard à son ami Pierre Nora, dans la revue *Le Débat*, que sa pensée est devenue plus nuancée. Surtout à la lumière des travaux de François Furet. La Terreur aurait-elle pu être évitée ? Aurait-on pu négocier ? À l'homme relatif, il faut prescrire l'Absolu, à doses fermes mais lucides. C'est-à-dire : non létales.

En 1969, Stelio Lorenzi, le réalisateur de *La Terreur et la Vertu*, donne une série à la télévision : *Jacquou le Croquant*, tiré du roman d'Eugène Le Roy. Ce Jacquou ne m'était pas inconnu. J'avais dix ou onze ans, à l'école primaire, quand, chaque soir, l'instituteur nous lisait *Jacquou le Croquant*. Pendant la Restauration, le méchant comte fait tuer le père de Jacquou, le métayer du château. Jacquou n'aura de cesse de se venger. Jacquou met le feu au château et sauve de justesse Galienne de Nansac, surnommée la Galiote, une des filles du comte, hardie et belle. Alain Decaux aime Jacquou le Croquant. Une scène trouble les élèves villageois que nous étions... Le château a brûlé. La Galiote vit dans la forêt où elle chasse. Véritable Diane fougueuse. Un orage éclate, évidemment. La Galiote se réfugie dans la cabane de Jacquou. Sa robe ruisselante sèche devant la cheminée flamboyante. Jacquou, fou de désir, ne peut céder à la fille de l'assassin de son père. C'est Corneille qui recommence... dans une cabane.

L'instituteur nous lisait *Jacquou*, j'étais Jacquou. Je regardais le château brûler, avec un... petit plaisir, d'enfant sauvage... Mais, à la nuit tombée, je lisais les livres de la collection Nelson si élégante. Je me passionnais pour les aventures du *Mouron rouge*. La série de la Baronne Orczy. Et je changeais de camp ! Je m'identifiais au Mouron rouge, un aristocrate audacieux et flegmatique qui passait le clair de son temps à sauver les dames de la guillotine. Qu'est-ce qu'on peut faire de mieux dans la vie ? Toujours le bras de Jean Valjean mais, ici, couvert de broderies. Le soir, je palpétais Jacquou, la nuit je palpétais Mouron. Sans contradiction. Jamais il ne me serait venu à l'idée d'articuler les deux héros dans une dialectique.

Alain Decaux est, lui aussi, féru d'ambivalences. Certes, il a un faible pour Louise Michel, Blanqui, saint Paul mais il a consacré une biographie à une belle aventurière narcissique : la Castiglione. Tel est son frégolisme, comme il le qualifie lui-même, sa nature souple et protéiforme. C'est plutôt girondin. La Castiglione a pour mission de séduire Napoléon III et de le gagner à la cause de l'unité italienne. Dans ses mémoires Decaux révèle un grand émoi :

« Je suis le dernier vivant à avoir respiré le parfum de la Castiglione. » Après Robespierre, enfin Baudelaire. Car Decaux a accédé au journal intime de la Castiglione dans des conditions assez

rocambolesques. Cet historien fonde souvent ses récits sur des enquêtes palpitantes et de la documentation inédite.

De Gaulle n'a pas dit son dernier mot. En 1965, il tombe à bras raccourcis sur *La caméra explore le temps*. Il y voit les communistes aux manettes, dont Stelio Lorenzi. Plus tard, Alain Peyrefitte répète à Alain Decaux les propos du Général : « Lorenzi et tous les réalisateurs se partagent tous les fromages. Et ça finit toujours par Aragon. Il faut faire sauter Max-Pol Fouchet et Lorenzi. Qu'on ne traîne pas. » De Gaulle tranche ! Sans négociation.

Alain Decaux n'est plus auteur ni producteur à la télé. Alors, il part pour Jérusalem. Je cite :

« À travers l'Écriture, Jésus me reste toujours présent. Chercher Dieu à travers celui qui se fit homme, est-ce de la faiblesse ? J'y trouve de la force. »

Voilà une permanence dans la vie multiple d'Alain Decaux, cette foi en Jésus. Quand il rencontre Robert Hossein, ce dernier lui dit :

« T'es croyant, toi ? Moi je n'ai pas de religion... Jésus, tu y crois ? »

Alain Decaux répond : « Puisque je te le dis. »

1968, la Grande Ébullition. Grève à la télévision. Libérez l'O.R.T.F. ! Decaux participe, en tête, à ce combat syndical de libération. Le 30 mai 1968, De Gaulle parle à la radio. On croyait son granit en miettes, le Menhir tient.

Decaux nous fait dans ses mémoires un aveu plus intime. Il est marié depuis des années avec Madeleine. Il avoue : « À l'automne 68, un fol amour a marqué ma vie. Je n'oublierai jamais celle qui a bien voulu m'aimer autant que je l'aimais. Elle ne souhaite pas partager ces souvenirs précieux. Je respecte sa volonté ; ils manqueront à ce livre. »

Un secret romanesque ! Toujours. Une Bérénice cachée. La Champmeslé du joli Mai. Danton et Robespierre n'épuisent pas la vie. Même Dieu, parfois, ne suffit pas.

1969, commence la fameuse émission : *Alain Decaux raconte*. C'est parti pour vingt ans, tandis que *La Tribune de l'Histoire* continue. Écoutez cet épisode exemplaire :

« Vous imaginez ces gens qui sont là dans les églises... Il fait froid, très froid, janvier... Les paysans ont marché longtemps sur les

sentiers peu définis, avec leurs sabots... De quoi vivent-ils ? Ils ont des champs, des petits champs. Ils cultivent un peu de seigle. On devine les paysans qui sont là, tendus, dans leur blouse du dimanche. Le curé lit le mandement de l'évêque... Une Bête, un animal comme on n'en a jamais vu, cet animal court nos provinces de montagnes, de vallées. Et il mange le monde. »

... Gévaudan !

Autre récit, température inverse : « Il fait chaud, il fait très chaud, une des journées les plus chaudes de l'année. On a laissé les fenêtres ouvertes. Et tout à coup, une main soulève le rideau. Et cette main... tient un revolver. Deux coups de feu, à une seconde l'un de l'autre. Au Café du Croissant... Jaurès s'incline en avant, s'affaisse doucement. Comme un homme qui va dormir. Alors un cri, un tumulte : "Ils ont tué Jaurès !" »...

C'était hier. Et mes deux propres grands-pères partent à la guerre.

Pendant vingt ans, un récit sans prompteur, sans feuillets rédigés. Une heure d'emprise...

Micheline Pelletier-Decaux m'a révélé que l'émission préférée de son mari fut la suivante :

« Elle est hagarde, furieuse, elle court, elle crie, elle pleure, elle hurle : le feu, le feu devant eux. Elle court, cette femme, on la regarde. Qui est-ce ? Elle pleure, elle crie, ses cheveux flottent au vent, le feu ! le feu ! »

Cette femme de la Commune révolutionnaire, c'est Louise Michel...

Déportée, Louise Michel, défendra les Canaques, même contre ses amis communards qui ont des préjugés. Decaux évoque encore un paradoxe qui lui ressemble tant : Louise Michel, amnistiée, deviendra l'amie de la célèbre duchesse d'Uzès, certes féministe, mais pas anarchiste. La duchesse qui fut le premier lieutenant féminin de l'ouvrière rendra des services à la Louve rouge. Il y a chez Louise Michel un abbé Pierre, sans barbe et parfaitement abouti.

À la fin, Decaux médite sur la révolutionnaire Louise qui a échoué : « Alors, elle a rêvé, Louise Michel ? Il ne faut pas croire ça. Je

crois qu'il faut qu'il y ait, à toutes les époques de l'humanité, des gens qui se lèvent, qui dénoncent, qui crient, qui appellent. Un Las Casas qui dénonce le massacre des Indiens, un Voltaire qui crie pour la tolérance, un Zola qui crie pour qu'on rende justice à Dreyfus. Il faut, il faut une Louise Michel. »

Rarement un *Alain Decaux raconte* fut plus personnel, plus passionné. Decaux tout entier est là, partageant avec Louise, non pas le matérialisme dialectique et scientifique, mais un sentiment océanique : l'amour de l'humanité.

Alain Decaux raconte, c'était pendant une heure un visage, une parole, une histoire, plein écran. Aujourd'hui, les chaînes d'information continue ont une pratique qui bannit le visage et la parole au profit de l'image. Entre le journaliste et son invité, l'entretien a lieu dans un coin de l'écran. Et les deux tiers de l'écran sont envahis par l'Image. Une Image, toujours la même. Récurrente, inlassablement. Cette image n'a pas toujours un rapport immédiat avec l'entretien. Elle en divertit. Elle détourne l'attention du dialogue. C'est comme si le spectateur ne pouvait plus regarder des visages ni écouter des paroles. On lui impose la vision hypnotique d'une image tentaculaire, redondante. Une image qui vide l'esprit.

À travers toutes ces émissions de radio et de télévision, cette foule de livres, quelle est la conception de l'Histoire d'Alain Decaux ?

En 1989, Pierre Nora l'a interrogé sur cette question, dans un entretien de la revue *Le Débat*. Conception de l'Histoire, spectaculaire, héroïque, fondée sur l'exceptionnel, le temps fort, le romanesque, le drame et le mythe. Exemple, *Alain Decaux raconte* : « A-t-on retrouvé l'Arche de Noé ? » L'Histoire serait ramenée à la petite histoire, versant légendaire. Histoire médiatique ! À l'opposé, l'histoire universitaire crée son objet, fruit de recherches scientifiques. Elle tend à saisir les structures profondes, à intégrer les événements dans un temps long. La fameuse « nouvelle histoire » garde une distance par rapport à l'écume des faits retentissants. Arlette Farge, spécialiste du XVIII^e siècle, écrit une étude dont le titre est un manifeste : *Le Cours ordinaire des choses dans la cité du XVIII^e siècle*. La nouvelle histoire dédramatise. Elle défait les mythologies. Alain Decaux répond : « Ce n'est pas mon job ! » Certes, il

aurait dû dire : « Ce n'est pas mon boulot. » Alain Decaux ne se définit pas tant comme historien que comme un raconteur d'histoires. Un raconteur de l'Histoire. Il déplore la perte du récit historique, de ce qu'il appelle « cette aventure inouïe qui est celle de l'humanité. Ce roman violent et tendre, tissé d'héroïsme et de larmes, d'espoir et de haine, de crimes et d'amour ».

L'histoire n'est-elle qu'un feuilleton sentimental et sanglant ? Dans un numéro du *Figaro Magazine* de 1979, intitulé : « La colère de Decaux », l'historien lance l'alarme : « On n'enseigne plus l'histoire à vos enfants. » Des débats éclatent, Braudel, partisan de la nouvelle histoire, estime qu'en effet il faut rétablir la chronologie. Pierre Nora déclare : « C'est comme si on découvrait qu'il y avait une voie d'accès obligée au sentiment de l'Histoire par la force imaginaire d'un type de récit dont les vieux manuels, avec un bonheur involontaire, avaient trouvé la formule. » Il ajoute : « sans ce noyau d'identification mythique » il n'y a pas de pédagogie historique possible. Vlan ! Decaux, l'usurpateur médiatique devient l'instituteur médiatique ! Il explique que, lui aussi, appuie ses récits sur une documentation d'archives pour Hugo, Blanqui, la Castiglione, et les autres.

À l'époque, je m'intéressais à la philosophie structurale à la mode, mais, le soir, j'avalais, avec gloutonnerie, les épisodes d'*Alain Decaux raconte*. Je lisais Foucault. J'apprivoisais systèmes et structures, j'étais sensible au velouté des épistémès. J'apprenais qu'après Dieu, le Sujet était mort, l'Homme mort. Le destin individuel n'était qu'un leurre romanesque et naïf. Le temps, la vieille diachronie étaient illusoires. La dialectique n'était plus que trois hoquets de papa Sartre sur son tonneau.

La nuit venait... La grande nuit hugolienne... Alain Decaux racontait les amours de Victor Hugo... Un nom me transit ! celui de Léonie Biard. Superlative amante de Victor Hugo. Un beau matin, le pair de France et Léonie avaient été surpris, en flagrant délit, par un commissaire de police ! Scandale ! C'était du Sardanapale. Alors, je perdis toute distance historique dépassionnée. Je n'intégrais Léonie dans aucune structure des mentalités. J'étais plongé, jusqu'au cou, dans l'événementiel priapique. Biard, Léonie, son nom seul se parait d'un éclat barbare. Dans ma tête échauffée, les émissions de Decaux se

télescopaient. J'en vins à imaginer des idylles entre Léonie Biard et Landru qui l'épargne. Léonie Biard et Jack l'Éventreur radouci. Entre Léonie et Blanqui libéré !

L'effervescence de Decaux n'a pas de frein. Il a sauvé le château d'Alexandre Dumas. Il retrouve et réhabilite le caporal Vincent Moulia, quatre-vingt-onze ans. Ce héros du Chemin des Dames et de Craonne, condamné à mort pour mutinerie, après les tueries de Nivelles. Decaux lui fait recouvrir sa croix de guerre ! Moulia ou Dantès, vengés. Le bras de Valjean sort de la nuit et empoigne le seau. Cette fois, Cosette a quatre-vingt-onze ans et des moustaches.

1979, Micheline Pelletier-Lattès vient photographier Alain Decaux. Long plan-séquence, fondu enchaîné, mariage. Le voilà sous la Coupole porteur d'une épée ornée de l'émeraude offerte, jadis, par Sacha Guitry. Il fait l'éloge de Jean Guéhenno, évoque la scène où Guéhenno, en 1907, est venu écouter Jean Jaurès à Fougères. Decaux déclare : « Je vous le dis sans fard et sans hésitation. J'aurais voulu être dans cette foule. J'aurais voulu entendre Jean Jaurès, la plus grande voix que la gauche française ait engendrée. »

Il paraît, raconte Decaux, qu'à ce moment Michel Déon a levé la garde de son épée, laquelle était marquée d'une fleur de lys.

L'Académie, c'est chaud !

Il se trouve aussi que la princesse Grace de Monaco a honoré de sa présence cette cérémonie consacrant un robespierriste. Frégolisme ! On sait que le Mouron rouge est venu assister à l'entrée de Jacquou le Croquant à l'Académie française.

À partir de 1981, Decaux se lance dans ce que je considère son grand œuvre. Sa biographie de Victor Hugo. Un trésor d'informations, de secrets. Une cathédrale d'arcanes. Decaux débrouille les codes les plus intimes du Totem de Guernesey. Hugo, l'Abominable Homme des mots. Juliette Drouet l'appelait Toto. Oui, Toto le Total. Alain Decaux cite cette archive charmante, cette lettre de Juliette :

« Il y avait quinze jours, mon adoré, que vous n'étiez venu déjeuner avec moi. Aussi, Dieu sait quel appétit j'avais de vous ! Je vous aurais avalé comme une cerise... si vous n'aviez pas eu... de queue... »

La lettre continue mais la pudeur m'étouffe...

Decaux écrit le scénario et le dialogue des *Misérables*, le film de Robert Hossein. Avec Hossein, toujours, il donne, au Palais des sports, le spectacle d'*Un homme nommé Jésus*. Le cardinal Lustiger, en pleurs, dans les bras d'Hossein, déclare : « J'ai rencontré Jésus. » C'est de l'enthousiasme au sens propre. J'ai rencontré Jésus au Palais des sports.

Alain Decaux fera, à la volée de sa longue vie débordante, deux infarctus, suivis de deux pontages coronariens. Deux prêtres viennent l'assister dans ces moments extrêmes : l'admirable révérend père Carré, grand résistant et académicien, qu'Alain Decaux vénère, puis le cardinal Lustiger, académicien. Certes, Victor Hugo, à la mort, a refusé, jusqu'au bout, le cardinal Guibert, au grand dam de l'Église catholique. Alain Decaux n'était pas si orgueilleux. Il survivra à ses deux augustes visiteurs, entremetteurs de l'au-delà.

1988, Alain Decaux est nommé ministre de la Francophonie dans le gouvernement Rocard ! Il écrira : « Mitterrand tient tout et domine tout. » Decaux travaille avec le président Abdou Diouf. Exercice d'équilibriste avec les autres chefs d'État africains. « La pérennité du français ne doit pas nuire aux langues locales. » Le président Abdou Diouf, à l'issue du sommet de la francophonie, nomme Decaux « griot d'honneur ». C'est encore mieux qu'instituteur médiatique ! Dans l'opinion, Decaux arrive en tête des sondages. Il part pour écrire. Le président Mitterrand, matois, lui demande s'il est encore socialiste. Alain Decaux lui répond : « Socialiste... hugolien ! » L'adjectif dévore le substantif.

1998, Alain Decaux devient président du collège des conservateurs de Chantilly. Raphaël, Poussin, Ingres, Delacroix...

Il affronte le budget acrobatique. Il faut sauver Chantilly ! Au comble du dévouement, sauver, toujours sauver ! L'invariant des mille avatars d'Alain Decaux, c'est la promesse, c'est Jean Valjean au vitrail. Le jacobin Jacquou lutte pour sauver le château d'un duc.

En 2010, Alain Decaux écrit son *Dictionnaire amoureux d'Alexandre Dumas*. Je retiens de ce *Dictionnaire* un épisode rocambolesque des *Mémoires* de Dumas qui concerne l'Académie. À vingt-huit ans, Dumas participe aux Trois Glorieuses de 1830. Il cavale partout. Un moment, le combat a lieu autour de l'Institut...

Ici même : la fumée, le bruit, la fureur ! Un homme distribue de la poudre. La façade de l'Institut serait touchée par un boulet de canon. Dumas est épuisé. Il frappe à grands coups de crosse dans la petite porte gauche de l'Institut... On lui ouvre... la petite porte gauche. Il reconnaît Emma Guyet-Desfontaines, fille de l'un des Secrétaires perpétuels. Elle est, dit Dumas, « charmante de verve, d'esprit et d'entrain ». Elle lui demande ce qu'elle peut faire pour lui... Haletant, il répond qu'il meurt de faim et de soif. L'hôtesse, hardie, débouche une bouteille de bordeaux et lui sert une immense jatte de chocolat... Dumas !

Huit ans avant ce *Dictionnaire amoureux d'Alexandre Dumas*, en novembre 2002, l'enfant sauvé par la lecture du *Comte de Monte-Cristo*, Alain Decaux a accueilli Alexandre Dumas au Panthéon : « Enfin, te voilà, Alexandre. »

Venons-en à un caractère essentiel d'Alain Decaux. Les témoins que j'ai interrogés m'ont tous parlé de sa grande bonté. Nous n'avons pas trop de difficulté à définir le Mal, tout mystérieux qu'il soit. La méchanceté, c'est facile, elle règne partout. Mais la bonté ! Certes, la bonté, est, comme on sait, une vertu très répandue à l'Académie... Mais, Mesdames et Messieurs de l'Académie, Alain Decaux fut meilleur que nous ! À quelques exceptions près qui se reconnaîtront.

La bonté est bien plus mystérieuse, plus vertigineuse que le mal.

« Nul n'est méchant volontairement », disait le philosophe. Peut-on retourner la formule et dire : « Nul n'est bon volontairement » ? J'ai demandé, avec un rien de malice, à son épouse, si Alain Decaux fut bon au terme d'un effort, d'un combat, ou naturellement. Elle me répondit qu'elle l'avait toujours connu ainsi. Mais un homme qui est bon sans effort a-t-il du mérite ? J'arrêterai mes inconvenants sophismes. Alain Decaux était bon. Pas la « Belle âme... » Car on devine la critique d'un Nietzsche ou d'un Freud, détectant, sous la belle âme, tout un sombre théâtre d'autres ressorts inavouables.

Anne-Hélène Decaux, la fille cadette d'Alain Decaux, m'a enfin délivré des contradictions de cette notion de bonté. Elle m'a révélé que son père avait quelque chose d'« angélique ». J'aime ce mot de l'Ailleurs qui pulvérise l'opposition du bien et du mal par l'avènement d'une

différence surnaturelle. Ange Valjean, ange Dantès, ange Louise font cortège et légion à l'archange historien. Sacha Guitry est un peu bluffé !

Pour ma part, je ne suis qu'un homme frêle, paré de lauriers d'or, et futiles ! N'étaient... les mots de la langue française qui m'ont donné corps et chair, muscle et force, sang et souffle de verbe. Les mots sont mes seules armoiries, ma seule panoplie et mon épée. Le relief du style m'envoûte comme au premier jour. Cet écart par rapport à la banalité. La métaphore, cette image décalée, inventée, qui suggère plus que le mot exact. Cette erreur créatrice dont le rayonnement monte de notre inconscient, de notre désir. Écrire, ce n'est pas tant chercher le mot juste et académique que trouver le mot imprévu et d'une vérité plus profonde, plus irradiante.

Le style, cette erreur érotique. C'est l'invention de notre langue contre le globish décérébré et sans volupté, le snobisme mortifère de l'anglo-américain des services, de la communication bureaucratique. Le style, c'est l'anti-globish ! C'est notre flamme, notre incarnation vive, notre révolte prométhéenne contre l'ordre du monde et les dieux monotones. On parle à tort de la pureté du style. Mesdames et Messieurs de l'Académie, le style est impur. Il est le sacrilège de la beauté.

Contre tous les manques de l'existence, les mots sont la présence, l'arbre de vie, le fleuve intarissable, le paradis retrouvé. Le paradis inventé. Je chante la langue française. Sa luxuriance lucide.